





Amy Jane

Entre... je t'attendais

*Entre... je t'attendais*

*L'âme égarée*

*La porte des souvenirs*

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN :

Amy Jane

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

## Entre... je t'attendais

Il pleuvait encore. J'aimais la pluie, le bruit qu'elle faisait et l'odeur qu'elle dégageait lorsqu'elle frappait le sol. Nous étions en septembre et il avait tellement plu ce mois-ci que les égouts n'arrivaient plus à avaler l'eau qui ruisselait dans les caniveaux. Ce matin, un agréable rayon de soleil dans le ciel perçait les nuages gris et frappait de plein fouet la chaussée qui baignait dans l'eau. Je fronçai les yeux et m'émerveillai... Elle était magnifique ! Elle ressemblait à un miroir éblouissant. J'empruntai avec plaisir cette chaussée étincelante et j'éprouvai cette délicieuse

impression d'ouvrir un trou béant sur un autre monde à chacun de mes pas. Ce monde se refermait aussitôt sur mon passage. Dommage... j'aimais ces instants magiques, ils me donnaient le sentiment d'être ailleurs.

— Haaa ! hurlai-je brusquement.

— Les trottoirs ne sont pas faits pour les chiens, espèce de FOLLE ! aboya un homme en sortant sa grosse tête d'ours mal léché par la vitre.

Malotru ! Un peu plus, et il en était fini de mes petits malheurs. Le miroir magique s'était transformé tout à coup en cauchemar. Un gros 4X4 noir aux vitres teintées avait bien failli me tailler un short dans mon joli pantalon en Tergal et comme pour se moquer de moi il m'avait envoyé en pleine figure les gaz de son pot d'échappement. Je lui lançai un regard qui en disait long, mais si ce gros malabar avec son énorme véhicule était

descendu j'aurai eu l'air fin. Je haïssais le vingtième siècle. Je n'étais pas faite pour cette époque. Je ne m'y sentais pas à ma place. Depuis toujours je ressentais un vide en moi, comme un manque que je n'arrivais pas à combler.

Aujourd'hui, nous étions lundi, jour de marché à Beaurivage. La place était recouverte de parapluies ambulants, et dans la rue, les gens se pressaient dans l'indifférence. Sur le parking, les pneus des voitures crissaient sur le bitume, les portières claquaient et les enfants couraient sous la pluie en criant leur joie. Ils étaient tous si bien installés dans leur vie moderne. Ils faisaient partie du même tableau que je regardais chaque jour comme une étrangère.

Bon, allez Jeanne, arrête de t'apitoyer sur ton sort ! me résonnai-je. Eh oui, pour couronner le tout, ma défunte mère m'avait appelé Jeanne.

Comme si je ne me faisais pas assez de cinéma dans ma tête. Il ne manquerait plus que j'entende des voix !

Je tournai à droite, à l'angle de la boucherie et continuai tout droit. J'arriverai ainsi directement à la pharmacie Billotin, au carrefour de la rue de l'Océan et de la rue Maréchal de Lattre de Tassigny. J'y retrouverai cette chère madame Billotin qui m'accueillera comme tous les matins dans sa pharmacie froide, sonore et étincelante de propreté, avec un grand Bonjour ma petite Jeanne, comme si j'étais une demeurée.

Allez, courage Jeanne !

— Bonjour ma p'tite Jeanne ! On va bien ce matin ? Bien dormi ? Prête à travailler ?

— Bonjour. Oui. Oui, merci, bien madame.

— Très bien, alors au travail, ma p'tite Jeanne !



Comme c'est étrange... ce matin à mon arrivée à la pharmacie il faisait très froid et cet après-midi, après une journée de travail, il faisait une chaleur étouffante. Le Grand Ouest était pourtant réputé pour jouir d'un climat tempéré et très chaud à la belle saison. Madame Billotin aurait-elle oublié de brancher la clim ? Non, impossible ! Pourtant, je ne me sentais pas très bien... j'étais assaillie par des bouffées de chaleur. À vingt-cinq ans ce n'était quand même pas les signes d'une ménopause précoce. De plus, une drôle d'odeur planait dans la pharmacie, on se serait cru dans un hôpital. Madame Billotin était tellement maniaque qu'elle était capable de frotter le sol avec de l'alcool à 70 degrés et de désinfecter le clavier de l'ordi avec de l'éther. Elle ne pouvait pas passer une seule journée sans dépoussiérer, ranger et nettoyer avec un éventail de produits, pour calmer son trouble

presque obsessionnel. C'était à se demander pourquoi nous avons une femme de ménage. Cette odeur éthérée me donnait la nausée. J'avais une irrésistible envie de quitter cette détestable pharmacie à la déco froide et impersonnelle et de filer à la plage pour me ressourcer, le visage au vent et les pieds dans l'eau face à la beauté de l'océan bleu. Pourquoi l'existence nous obligeait-elle à faire chaque jour des choses dont nous n'avions pas envie alors que la vie serait si belle, plus simple et naturelle ?

— Bonjour mademoiselle ! m'interpella un homme, me sortant de mes songes. Ma femme souffre d'une grosse migraine, elle n'en peut plus. Je voudrais quelque chose de fort pour la soulager.

*Oui. Moi aussi, merci.*

J'aurais bien besoin d'un cachet pour passer cette satanée migraine. D'autant plus que les

papotages et commérages des clientes — les abonnées incurables de la pharmacie — n'arrangeaient rien. Une vraie colonie de pies. C'est à croire que les mémés s'étaient injectés de la caféine pure dans les veines ! Le larynx de ces dames et leurs cordes vocales n'avaient pas pris une ride.

En effet, aujourd'hui comme bien souvent, la clientèle était composée essentiellement de femmes. Les vieilles pipelettes du quartier déversaient un flot de paroles interminables et semblaient avoir oublié leurs bobos.

— Avez-vous du paracétamol en un gramme ?

— Bien sûr, je vous donne ça tout de suite monsieur !

Ma femme... Qu'est-ce que ça devait être bon de s'entendre appeler ma femme.

« Chérie, chérie, tu viens. »

J'étais vraiment ridicule. Je n'étais quand même pas aussi désespérée.

Un jour, un homme m'a dit que j'étais une très jolie fille mais que j'étais fade et sans couleur. Il était vrai que j'avais le teint pâle, les cheveux blonds, longs, et les yeux clairs. Je n'étais pas très grande et fine, mais pas sans couleur. Au contraire, à l'intérieur j'étais plutôt rieuse. J'aimais m'amuser et plaisanter. J'avais même un petit côté ironique qui ne plaisait pas à tout le monde. J'étais peut-être mal entourée, me rassurai-je.

Quand on côtoie madame Billotin tous les jours, voilà ce qui arrive ! Enfin... je finirai peut-être vieille fille ou bien lesbienne, qui sait.

— Tiens ! m'exclamai-je à voix basse en apercevant monsieur Beaussir franchir la porte vitrée de la pharmacie.

Un rayon de soleil pénétra dans la pharmacie. J'aimais beaucoup ce vieil homme. C'était un nouveau client. Je prenais toujours le temps de discuter avec les personnes âgées (mis à part les commères du village), n'en déplaise à madame Billotin. En général, lorsque j'en avais terminé avec leur ordonnance, je leur rendais aimablement leur politesse. L'amabilité était si rare de nos jours. Les hommes d'un certain âge étaient si courtois et coquins aussi. Un vrai délice. Certaines personnes âgées sentaient bon la sagesse et le mystère. Des vies oubliées et des actes accomplis gravitaient autour d'elles. Ils venaient d'une autre époque, d'un autre monde, d'un monde en noir et blanc... oublié.

Monsieur Beaussir faisait partie de ces gens-là. Malgré ses soixante-dix ans, il était doté d'un charme indéfinissable, très surprenant vu son âge.

C'était un homme très différent des autres hommes, dû en partie à sa forte personnalité, sans aucun doute. Sûr de lui, il dégageait une grande puissance enveloppée de mystère qui le rendait encore plus intéressant. Très énigmatique et distant avec les gens sauf avec moi (j'étais incapable de dire pourquoi), il se fondait dans le quotidien grâce au voile de normalité qu'impose la discrétion. Mais derrière... qui y avait-il derrière le masque ?

Incroyable ! Je me surpris à penser que sa vie mystérieuse avait dû être jalonnée de belles femmes. Un peu de sérieux Jeanne ! Je m'interdis d'y penser. ...

— Bonjour mademoiselle Jeanne. Comment allez-vous aujourd'hui ? Toujours aussi jolie à ce que je vois !

— Et vous, toujours aussi flatteur monsieur Beaussir. Je vais bien merci, et vous ?

— En grande forme, mademoiselle Jeanne !  
Pas aussi jeune et magnifique que vous mais en  
grande forme quand même ! Voulez-vous que je  
vous emmène danser ce soir ?

*Volontiers, mon beau monsieur Beaussir.*

J'avais très envie de m'évader. De fuir ma vie  
morne...

Sa voix était à la fois si douce et masculine, une  
voix de velours, qu'en fermant les yeux je n'eus  
aucun mal à m'imaginer dans les bras puissants de  
cet homme, quarante ans plus tôt.

Il possédait de beaux yeux verts dans un regard  
étincelant, et je constatai qu'il avait de belles rides  
d'expression. Certains hommes restent beaux  
jusqu'à la fin de leur vie, d'autres pas.

— C'est très gentil à vous mais pour  
aujourd'hui je vais me contenter de prendre votre

ordonnance, répondis-je en le gratifiant de mon plus beau sourire.

Il me faisait un bien fou sans même me toucher.  
Fort heureusement !

Je levai les yeux vers lui et il posa sur moi un regard intense en détaillant mon visage avec douceur et appréciation. Qu'avais-je de si particulier ? Personne ne m'avait encore regardé ainsi et il fallait que ce soit monsieur Beaussir. Un homme parvenu au terme de sa vie. Je n'avais vraiment pas de bol !

L'ordonnance à la main, je me retournai pour faire face aux grandes colonnes à tiroirs, dans un superbe éclat de rire, amusée par les plaisanteries raffinées de monsieur Beaussir et surpris l'œil noir de madame Billotin. Mon éclat de rire avait déplu.

Madame Billotin était du genre constipée. Elle se tenait toujours droite, avait des manières



affectées et manquait cruellement de naturel. Une coincée incurable qui ignorait totalement le sens du terme rire ou bien même plaisir. «Travail, travail !» était sa devise. Heureusement — pour lui — elle n'avait pas de mari sinon il serait parti en courant il y a bien longtemps. Pourtant, un peu de fantaisie lui aurait fait beaucoup de bien.

Alors que je m'activais dans le rayonnage pharmaceutique, tirant les larges tiroirs coulissants à la façade mélaminée d'un blanc immaculé, fouillant dans le stock de médicaments de madame Billotin toujours bien organisé et impeccablement rangé, soudain, je sentis un changement étrange derrière mon dos. Un silence absolu s'était installé derrière moi et s'était imposé comme quelque chose d'anormal, d'inquiétant. Il n'y avait plus aucun murmure de conversation dans la pharmacie.

Le son avait brusquement cessé et ce silence inhabituel bourdonnait dans mes oreilles.

Il m'écrasait.

En l'espace de cinq secondes mon état euphorique s'était mué en une sorte de torpeur, un engourdissement de l'esprit et un abattement profond qui m'affectaient au plus haut point. L'angoisse m'envahit brutalement, sans crier gare.

Troublée, je pivotai prudemment sur moi-même...

La pièce était plongée dans une lumière vaporeuse et les gens... les gens autour de moi étaient figés dans leur dernière expression.

D'un pas hésitant, je m'approchai de madame Billotin pour lui demander si ... han ! Elle me fit peur. Elle était raide comme un manche à balai et blanche comme une poupée de cire, avec des yeux

fixes, noirs et grands ouverts. Ses cheveux bruns, tirés en arrière par un chignon serré, rehaussaient la blancheur cadavérique de son teint. Elle respirait, je pouvais voir sa poitrine bouger.

J'eus envie de prendre mes jambes à mon cou.

J'examinai prudemment les autres personnes, elles avaient toutes la même attitude et le même regard inquiétant. Je jetai un rapide coup d'œil à l'extérieur : la vie avait cessé, là aussi. Il me fallait très vite une explication pour éviter de conclure que j'étais folle, mais rien ne vint, et je restai là, pétrifiée, parmi les affreuses poupées blanches. Je paniquai. Mes mains tremblèrent. Ma gorge se serra et les battements de mon cœur s'accélérent, frappant de plus en plus fort ma cage thoracique. Je me sentis suffoquer. Je ne pouvais plus respirer. Vite, vite ! Comment allais-je sortir d'ici ? Par la porte. Oui, par la porte ! La porte, la porte, où était

passée la porte ? Je me devais d’emmener monsieur Beaussir avec moi.

Je n’y voyais rien. Une brume épaisse avait remplacé la lumière vaporeuse.

— Monsieur Beaussir, monsieur Beaussir... ?  
appelai-je timidement.

Ce fut terrible, même ma voix me fit peur. J’eus l’impression qu’elle s’était égarée dans cette pièce engourdie et vide de sens, et elle revint à mes oreilles terrifiées. Épouvantée, je restai muette. C’est alors que j’aperçus monsieur Beaussir dans le brouillard.

Je m’approchai.

— Haaa ! m’horrifiai-je, monsieur Beaussir, monsieur Beaussir ! Mais qu’avez-vous ?

Je fis un bon de deux mètres en arrière en voyant la tête de monsieur Beaussir et je restai effarée devant cette chose qui lui sortait du corps...

— Mademoiselle Jeanne, mademoiselle Jeanne ! Hou, hou ! On se réveille, s'époumona madame Billotin, prête à exploser de colère en surgissant devant moi.

Elle agitait ses mains devant mes yeux comme une hystérique sortant brusquement de son personnage sévère et guindé.

Du blanc elle avait viré au rouge.

L'air hagard, je la dévisageai, puis examinai attentivement les lieux. Tout était redevenu normal. Du regard, je cherchai monsieur Beaussir. Il avait disparu. Les visages des clients n'étaient plus les mêmes.

— Mais où étiez-vous passée, bon sang ? explosa-t-elle. Vous êtes injoignable au téléphone, vous ne me donnez aucune nouvelle et vous réapparaissez, comme ça, trois jours plus tard ! hurla-t-elle dans mes tympans, sans se soucier du regard ahuri de la clientèle.

La discrétion n'était pas son fort. La patience non plus.

— Trois jours ? m'exclamai-je soudainement, en réaction à la dernière phrase.

— Trois jours, oui ! Je ne vous ai pas même vue entrer par la porte, d'ailleurs ! Comment expliquez-vous votre comportement. Je vous écoute. Si vous m...

— Quel jour sommes-nous ? coupai-je, stupéfaite.

Il était devenu urgent pour moi d'avoir une réponse.

— Quel jour sommes-nous, quel jour sommes-nous ? répéta madame Billotin, exaspérée par mon désintéressement apparent et mon état semi-apathique.

Je me sentais effectivement très fatiguée. Anormalement fatiguée.

— Nous sommes le 4, jeudi 4 octobre exactement ! s'emporta-t-elle, vous vous êtes absentée durant quatre jours complets et vous revenez en fin d'après-midi, la bouche en cœur ! C'est trop fort ça ! J'en ai vu des cas dans ma vie professionnelle, mais alors vous, vous dépassez l'entendement !

— Je... je suis vraiment désolée, madame Billotin. Je ne comprends pas ce qui s'est passé

mais cela ne se reproduira plus. Je vous l'assure, réussis-je à marmonner pour apaiser sa colère.

Madame Billotin, qui me dominait d'une tête, émit un gros soupir pour détendre ses nerfs puis elle étira son long cou en faisant pivoter lentement sa tête de droite à gauche. J'eus l'impression qu'elle évaluait la distance qui nous séparait et qu'elle allait dégainer son flingue pour m'abattre. Mais non. Elle plissa simplement ses petits yeux sondeurs couleur vert d'eau pour m'ausculter le cerveau.

— Je ne sais pas ce que vous manigancez en ce moment ma PETITE Jeanne, mais ça ne m'a pas l'air clair tout ça ! me reprocha-t-elle, l'air soupçonneux. Bon, mettez-vous au travail maintenant !



Irritée, elle tourna les talons sans me laisser le temps de la réplique et retourna à son comptoir d'un pas raide.

Je retournai à mon travail dans la confusion la plus totale.

Que m'était-il arrivé ? Je ne me souvenais de rien. C'était le noir le plus complet dans ma tête. Le plus troublant était que j'avais du mal à me situer dans le temps et l'espace. J'étais comme vidée, désorientée. Je sentais bien que j'étais partie quelque part, mon corps bouleversé en gardait le souvenir. J'avais l'impression de n'être plus qu'une enveloppe, l'impression d'avoir été vidée de mes viscères, l'impression que mes veines ne contenaient plus du sang mais un fluide électrique qui me galvanisait. Il s'était produit quelque chose ces dernières heures mais j'ignorais ce que c'était.